

Légendes de Savièse

Autor(en): **Luyet, Basile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires**

Band (Jahr): **24 (1922-1923)**

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-112253>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Légendes de Savièse.

Par M. l'abbé BASILE LUYET, de Savièse (Valais).

Système de transcription.¹⁾

Le système de transcription adopté ici est, dans l'ensemble, l'alphabet du «Glossaire des patois de la Suisse romande» qui est assez simple pour être à la portée de tous les lecteurs, et auquel d'ailleurs, au moyen de quelques conventions, on peut donner une rigueur scientifique. Le voici avec les modifications introduites:

Voyelles.

a, i, ou; an, in, on ont la même valeur qu'en français.

e, o sans accent sont des voyelles de qualité indéterminée.

è est un *e* moins ouvert que celui de *près*.

ə est un *e* qui tend plus ou moins vers l'*e* muet de *brebis* et qui a un timbre vélaire particulier aux patois valaisans.

ó = *o* fermé de *beau*.

ü = *u* de *vendu*, de l'all. *Lüge*.

ò = *o* ouvert de *bord*.

ä = *è* très ouvert de l'all. *Bär*.

oun = *ou* nasalisé.

ën = son nasal intermédiaire entre *è* et *ə*: *matën* (matin), *vën* (vient).

Les voyelles faiblement articulées ont été notées en caractères plus petits: *bóou* (bois).

Les voyelles particulièrement longues ont été surmontées d'un trait horizontal: *djyābló* (diable).

Les voyelles séparées par un point: *a.i* (avoir) s'articulent séparément.

Pour des raisons typographiques nous avons dû renoncer à noter l'accent tonique.

Consonnes.

p b, t d, k g (goût); *f v, s* (saut) *z, ch j; m, n, l* ont la même valeur qu'en français.

h = son de l'all. *hoch*.

chh = son intermédiaire entre *ch* et *s*: *klóchhyè* (clocher).

jh = son intermédiaire entre *j* et *z*: *trèjhyémó* (troisième).

r = son linguo-dental de l'italien *grande*.

r = son linguo-dental avec articulation réduite, se trouve toujours entre deux voyelles: *irè* (était).

y = consonne palatale de *yeux, miel*: *pya* (pied), *prosəsyon* (procession), *achhyə* (laisser).

ou = consonne labio-vélaire de *oui, moi*, qui se trouve ordinairement devant une voyelle accentuée; ainsi *foua* (feu) se prononce comme «foi», l'*ou* de *pouè* (puis) comme dans «rastacouère», de *chouïra* (sœur) comme dans «oui», de *bèjouïn* comme dans «besoin», l'*ou* de *bouə* (bassin de fontaine), avec l'accent tonique sur *ə*, n'a pas d'équivalent dans la prononciation du français.

¹⁾ Ces indications ont été rédigées avec le bienveillant concours de M. le professeur E. Tappolet, que nous remercions vivement de son aimable collaboration.

Note introductive.

En recueillant les textes que nous publions ici, nous avons poursuivi un double but. D'une part, ces textes contiennent un grand nombre de renseignements précieux pour le philologue, et, par ailleurs, ils peuvent donner lieu à une foule de remarques psychologiques intéressantes. Nous nous sommes donc proposé de les présenter, à titre de documents, aux hommes de science qui voudraient en faire le sujet de leurs investigations.

Le point de vue étant exclusivement scientifique, une exactitude minutieuse nous était imposée dans la méthode. Afin de fixer avec précision, tant la phrase que la pensée, nous avons transcrit nos textes, mot pour mot, sous la dictée de personnes dont la seule culture a été celle du pays natal. Cependant, malgré les précautions prises, nous avons constaté que notre méthode était défectueuse sur plus d'un point; la nécessité d'interrompre à chaque instant le narrateur trop pressé, et le fait qu'il se rendait compte, bien souvent, que la légende contée par lui nous était connue, ont été cause, soit de tiraillements dans le texte, soit d'abréviations dans le récit.

Dans la traduction française nous avons suivi le texte de très près, afin de faciliter le travail du philologue, et, d'un autre côté, nous nous sommes efforcé de le rendre en un français, au moins intelligible, pour le lecteur que le fond seul intéresse. Plus d'une fois, nous avons préféré des incorrections ou des amphibologies — elles sont si nombreuses dans l'original — à des additions encombrantes.

PREMIÈRE PARTIE

Les Revenants.**1. La procession des trépassés.**

1. I konta dè chè kyə l'a rèkontra è mò a nèi d'ā Tósin.

Dóou kyə l'an pařia, oun, kyə oujaè pa aa amou mä.in, a nèi d'ā Tósin, è ou atrè, kyə oujaè. Pó ètrə chouə^a kyə vaji'amou, l'a komanda dè prindè ba o kotèn ky'irè krótchya dərèn ā grandzè. E pouè, kan l'ə ənou houa nèi d'ā Tósin, pouè, chè kyədii'aa amou l'è parti. Kan l'è ita outrə dəri a tsapaoua, l'a kóminsya a arèkontra ona prosəsyon dè mò; l'a.ion toui ou abi. Pachaon toui apa^a, əj oun dəjion: «Fó ó ba! fó ó ba!» l'an kóminsya a kyərya: «Fó ó ba! fó ó ba!» E pouə

1. Celui qui rencontra les morts le soir de la Toussaint.

Deux hommes avaient fait un pari: l'un [avait défié l'autre] d'oser partir au mayen le soir de la Toussaint, et celui-ci [avait prétendu] n'avoir pas peur. [Le premier], pour s'assurer que [son compagnon] allait bien au mayen, lui donna ordre de rapporter le cotillon suspendu dans sa grange.¹⁾

Quand arriva la nuit de la Toussaint, celui qui devait monter se mit en route. Dès qu'il arriva derrière la chapelle [de Chandolin], il commença à

¹⁾ La «grange» est l'une des pièces du chalet. Nous en parlerons dans une étude qui paraîtra prochainement dans le «Folklore suisse».

o.n àtrè l'a kyərya: «Na! fótrè pā ba, n'ën pa ó drouè, i portə də fi dou pəti mi, è l'a dzoun.na ə tənporè dè Tsaouindè pòr nó.» E pouè, kan l'è ita oun tró mèi rlouin, kan l'è ita outr'ā Pəra-Barmaè, l'è ita əno.oua dè mèi rəkontra, (*Variante*: l'a atindou dèjò a pəra ona bóna vouārba, è pouè, kan vənyè chou ó matèn . . .) l'a də: «Chont-ə pa d'abò toui?» L'a də: «O! ba! pa po ona vouārba, l'a də, t'a ouəji d'atindr'oun bon móman, l'a də, kan ə promyə chon ba a tsapaoua dè Tsando.ouën, ə dəri chon outr'i Pəra-Bənitè, ə s'tou ou pā krərə, to varèi vārè: l'a davouè pachèi, houa dou kapotsèn è houa dou djyābló; i kapotsèn l'è tòrdzò i dəri d'ā prosəsyon, pó pa achhyə pacha ó djyābló dèəan rloui. I kapotsèn l'a pója ó pya chou a pəra è l'a də: «To avansèrèi plo, atramin to chalè di tavouè tārè.»

Remarque explicative: Toui èj an vèn i prosəsyon di mò, a nèi d'a Tósin; vənyon toui avouèi ou abi.

rencontrer une procession de morts, tous revêtus de l'habit.²⁾ En passant à côté de lui, plusieurs disaient: «Jette-le en bas! Jette-le en bas!» . . . Mais l'un d'eux reprit: «Non! ne le jetons pas en bas, nous n'en avons pas le droit, il porte sur lui du «fil du petit mois,»³⁾ et il a jeûné les Quatre-Temps de Noël pour nous.» Enfin, quand il fut un peu plus loin, à la Pierre-Barme,⁴⁾ fatigué d'en rencontrer toujours, il leur demanda: «N'avez-vous pas bientôt tous [passé]?» ([D'autres prétendent] qu'il attendit longtemps sous la pierre, et que, le matin approchant, il les interpella.) [Quoi qu'il en soit,] [l'un d'eux] lui répondit: «Oh! pas pour le moment, tu peux attendre encore longtemps; quand les premiers arrivent à la chapelle de Chandolin, les derniers sont encore aux «Pierres-Bénites»⁵⁾ et, si tu ne veux pas le croire, tu n'as qu'à aller voir: il y a deux empreintes, celle du capucin et celle du diable.»⁵⁾ Le capucin est toujours le dernier de la procession, pour ne pas laisser le diable passer devant lui. En posant son pied sur la pierre il a prononcé ces paroles: «Tu n'avanceras plus, tu sors de tes terres.»

Remarque: La procession des trépassés a lieu, chaque année, la nuit de la Toussaint. Tous sont revêtus de l'habit.

²⁾ Le mot «habit», employé sans qualificatif, désigne le grand habit blanc de la confrérie du Saint Sacrement. Cet habit se porte à la façon d'une aube, il est ajusté au corps par un cingule. Avec l'habit, les femmes portent un voile, et les hommes une cape qui se rabat sur la figure. Cette cape, percée de deux trous à l'endroit des yeux, est d'un aspect terrifiant.

³⁾ On appelait ainsi du fil bénit le jour de la purification de la Sainte Vierge, le 2 février, (le petit mois). On attribuait à ce fil la vertu d'écarter les accidents.

⁴⁾ La «Pierre-Barme» se trouve sur le bord de la route, à peu près à mi-chemin entre Chandolin et le Pont-du-Diable. Comme le mot l'indique, elle recouvre une grotte où les passants peuvent se reposer.

⁵⁾ Les «Pierres-Bénites» se trouvent sur territoire bernois. On y arrive en une heure et demie en montant de Gsteig au Sanetsch. Sur une pierre, proche du sentier, on remarque un dessin dû à la structure de la pierre, et rappelant vaguement deux empreintes de pas. On appelle cet endroit: «I pacha dou kapotsèn», «le pas du capucin». L'idée exprimée dans ce qui suit est que le diable n'est pas chez lui en Valais, et qu'il n'a pas le droit de franchir la frontière.

2. Jean-sans-peur.

2. Houa dè «Tè'ta chèka! anèn rèpondr'â vārda».

Chin, kómin dājion, ky'iron èn vèla è pātó d'ā mountanyè. L'a.iè oun kyè ch'apè-ouaè Djyan-chèn-pouirè, irè mètr'atsèrò^{ou}. Chin ir'ina a mountanyè dou Pouèntè. E pou'ona nèi, ā vèla, èn kòrtādzin, iron toui aprèi o t'ènsorta, ky'irè Djyan-chèn-pouirè, ma ky'ori pa ouja, i mètrè pātó l'a dè ky'ori pa ouja aa ina ou Chèi-Ródzò kyèrya trè kó^{ou}, a dodjyouè d'ā nèi, èntrè dódz'è ona, kyèrya trè kó^{ou}: «Tè'ta chèka! anèn rèpondr'ā ma vārda.» Oṛa rloui l'a dè ky'oujaè. I pātó l'a dè kyè paṛiè ky'oujaè pa. L'an paṛia pó a plo bèoua atsè d'ā mountanyè: chə oujaè kyèrya chin, i pātó oui bali'a plo bèoua atsè d'ā mountanyè. I plo bèoua ats'ir'ou mètrè pātó. E chə oujaè pa kyèrya, i mètr'atsèrò^{ou} diè paè a plo bèoua ats'ou mètrè pātó, diè paè a vao^o d'ā atsè. E pou'i mètr'atsèrò^{ou} l'a dèmanda trè dzò po əni ba tan ky'a mijon, fajè chin kan tórna'ina. E pouè, oui an akórda trè dzò, è pouè l'ə ənou a mijon, l'ə jou konfècha è akomonyə, l'è ita trè dzò èn prèèrè. L'ə jou konta i kapotsèn kómin faliè fèrè. Oṛa l'an bala dè bəni, dè fòb bəni, è pouè l'an dè kyè l'aèchè fè oun rou, avou'ó chābró, outòr dè rloui, kópa a tēpa; kyè rloui fo.əchè pa chali di ouèi tan kyè tètə l'ori dispaṛou. L'a fətchya dè bəni dəri o pouènrè dou bāton. Oṛa l'a fè o rou avou'ó chābro, è i bāton irè pó chè dèfindrè, i bāton dè ou atsèrò^{ou}.

2. L'histoire de «Tête desséchée! viens répondre à celle qui est verte».

Comme on le racontait, les pâtres de la montagne étaient à la veillée. L'un d'eux s'appelait Jean-sans-peur, il était premier vacher.¹⁾ C'était à la montagne du Pointet.²⁾ Un soir, donc, à la veillée, on jasait, et tous [les pâtres] taquinaient Jean-sans-peur. Il était sans peur, lui disaient-ils, mais il n'aurait pas osé, c'est le chef qui lui disait cela, il n'aurait pas osé monter au Sex-Rouge et crier trois fois, à minuit, entre minuit et une heure: «Tête desséchée! viens répondre à celle qui est verte.»³⁾ Lui prétendait ne rien craindre. Le chef paria qu'il n'osait pas, et le pari fut conclu pour la plus belle vache de la montagne. S'il n'avait pas peur, le chef lui donnait la plus belle vache, — elle lui appartenait, [paraît-il] — mais, s'il avait peur, il devait rembourser au chef . . . le prix de la bête. Le premier vacher demanda trois jours pour descendre «à la maison»; il s'exécuterait quand il remonterait. On lui accorda les trois jours. Il descendit au village, alla se confesser et communier, passa les trois jours en prières, puis alla conter aux capucins ce qu'il avait à faire. Les [pères capucins] lui donnèrent de «forts bénits»⁴⁾ et lui ordonnèrent de faire un cercle avec son sabre, en coupant dans le gazon, tout autour de lui, et de n'en sortir que lorsque tout aurait disparu. [Jean-sans-peur] mit du bénit derrière la pointe de son bâton. Avec son sabre il décrivit le cercle, et son bâton, le bâton du vacher,⁵⁾ lui servirait à se défendre.

¹⁾ Trois vachers sont préposés à la garde du troupeau. Leur responsabilité à chacun, comme aussi leur salaire, sont en rapport avec leur rang. Le premier vacher a autorité sur les deux autres.

²⁾ La montagne du Pointet se trouve sur Conthey. On la traverse en arrivant au Sanetsch par le Pas de Cheville.

³⁾ Adjuration à l'adresse des morts.

E pouè, kan l'è aró.oua ina a mountanyè, l'a dè: «Ora! vo poud'aa mè akouta, chə oujəri;» è pouè l'an dè kyè vouèⁱ, kyə foəchè pyè jou ra chə oujaè. I mètrə pátó l'a dè: «Ma oujèrèⁱ to?» E pouè, kan l'a you kyə sti irè tan dəsida a parti, kyə l'a.iè pā pouirè, i mètrə pátó chə pri pouirè, kyə foři ita pó paè a pařiořa, kyə foři ita a balə houa bèoua atsè; l'a pri ona pèⁱ dè botchyó kyə l'a.ion jəstó pərdou; l'an pərdou oun grou botchyó èn chə èntərvaouè dè trè dzò ky'i mètr'atsèrò^{ou} irè pa. L'a pri a pèⁱ dou botchyó, è pouè ch'è kó.ouää d'ā pèⁱ dou botchyó, pó vārə chə oři ouja aa ou pa, po oui fèrè pouirè, po kyə oəchè pa ouja aa kyerya chin. Kan l'è ita aró.oua ina ou Chèi-Ródzó, l'a fè o rou, l'a kópa o rou ā tēpa, avou'ó chābró, è pouè rloui ch'è mè ou bèn mitin, è pouè l'a kyərya: «Tè'ta chēka! anèn rēpondr'a ma vārda!»; dó^{ou} kó^{ou}, nyoun l'a rēpondou. L'a kyərya ó trējhyémó kó^{ou}, l'a you plin dè tètè dè mò tò örtò dou rou. Oun l'a dè: «Ky'ou to dè nó? to nój a apèoua.» Eǰ oun dǰion: «Rətirə toun tranchan,» əǰ oun: «Rətirə toun pouēnjin,» əǰ oun: «Rətirə toun ənsin.» Ora rloui l'a pa boudjya tan kyè tó chin l'ita disparou. (Ora ó i pa rətənou chin kyə rloui rēpondiè.)

Aprèⁱ, l'a pouə dèchindou, l'a pouə rəkontra chə ky'irè kó.ouää d'ā pèⁱ dou botchyó, kyə fajè də grouchə bou.ouèⁱ, è tsasi'a ó tārachya, è l'a dè: «Kyə ə-t-ə chin? d'ā pər də Dǰyo;» de vār'ona plo brota bè'tchyə èn fòrma də

Quand il revint à la montagne, il dit [à ses compagnons]: «Vous pouvez maintenant venir m'écouter;» — «Oui, lui répondirent-ils, si tu oses, tu peux bien partir.» Le chef insista: «Mais oseras-tu?» Puis, quand il vit Jean si décidé à partir, [quand il vit] qu'il n'avait pas peur, il eut peur lui-même, [pensant] qu'il aurait à payer la gageure, qu'il lui faudrait donner cette belle vache. Il prit la peau d'un bœuf qu'on venait de perdre. Dans cet intervalle de trois jours pendant lesquels le premier vacher était absent, ils avaient perdu un gros bœuf. [Le chef] se couvrit de cette peau de bœuf pour se rendre compte s'il osait ou non, pour l'effrayer et lui faire peur.

Quand [Jean-sans-peur] arriva au Sex-Rouge, il fit le cercle, en coupant dans le gazon avec son sabre, puis il se mit au beau milieu et cria: «Tête desséchée! viens répondre à celle qui est verte.» [Il cria] deux fois, personne ne répondit. Il cria une troisième fois et vit alors une quantité de têtes de morts tout autour du cercle. L'un [de ces morts] lui dit: «Que veux tu de nous? tu nous a appelés.» «Retire ton tranchant», disaient les uns, «Retire ton pointu», criaient d'autres. «Retire ton épée,⁴⁾ répétaient les autres. [Jean-sans-peur] ne bougea pas jusqu'à ce que tout eût disparu; mais je ne me souviens pas de ce qu'il répondait.

En descendant ensuite, il rencontra [l'homme] à la peau de bœuf, qui beuglait avec force et cherchait à le terrasser — «Qu'est-ce que c'est? de la part de Dieu,» demanda-t-il. Voir une si vilaine bête en forme de bœuf!

⁴⁾ On appelle «bénits» des objets ayant reçu une bénédiction; ce sont ordinairement du charbon, du pain, du foin haché, etc. Dans la croyance populaire, il y en a dont la vertu est plus efficace, les «forts bénits».

⁵⁾ Les vachers portent un bâton traditionnel. C'est une tige solide longue de un mètre trente à un mètre cinquante, ferrée à l'une de ses extrémités par une pointe, et portant, à l'autre bout, une demi-douzaine d'anneaux en acier, dont le bruit est bien connu du troupeau. Une large lanière en cuir fixée à l'un des anneaux, en fait un fouet redoutable.

botchyó. I botchyó, i mètrə pató kyə l'a.i'a pèi dou botchyó, l'a rèpondou : «L'è i djiabló.» E sti l'a də : «E bin! ó djiabló, fó^{ou} ó toua!» è l'a planta choun chābró dərən pè a tètə, dərən ən ou əstoma. E i djiabló, chè kyə chə dəji'i djiabló, l'è tsəjou mò, tsəjou ən mounton.

E pouè l'è dèchindou ou tsaouè, l'a toui tró.oua ky'ó mètrə pátó; iřon toui outòr dou foua. Kan l'è aró.oua, l'a èntärva avou'ir'i mètrə, l'an də ky'irè pa. Rloui l'a də : «L'a jou pouirè dè paè a pariōra, ch'è katchya.» E pouè l'a konta kyə rloui l'a.iè toua ó djiabló, l'a də : «Aa! èi vo you ch'i pa ouja?» E pouə rlo^o l'an də, l'an èntärva chə l'a.iè pā you ó djiabló, l'a də kyè na; è pouè rloui l'a də kyə l'a.iè rèkontra ona brota bè'tchyè, fòrma d'oun grou botchyó nə^o, e pouə rloui l'a.iè dèmanda ky'irè, l'a.iè rèpondou ky'ir'i djiabló, ə rloui l'a.iè planta dou chābró dərən ā tètə è ó t'a.iè toua. Ej āró chè chon toui rāda a tètə, iřon pri də pouirè, cha.ion pa ky'ir'i mètrə pátó dējó a pèi dou botchyó, l'an pouə konta chin ky'irè, kyə l'a.ion pərdou o botchyó, è i mètrə pátó l'a.iè pri a pèi pó aa oui fèrə pouirè. E pouè, chon parti vārə ch'irè mò, è l'an pa pochou óta a pèi dou botchyó di chou rloui, l'an pa pochou o dəkro.oui d'ā pèi dou botchyó, l'an falou fèr'aa ina ó kapotsən, chə po.ouion o dəkro.oui; è l'ita ènpochibló, l'an pa pochou ni o dəkro.oui ni ó tètə óta di chou plachè, l'an falou fèr'oun grou klòtè dējó rloui, è ó t'èntära chou plachè. E houa plachè l'è tòrdzò ita ona plachè móditè, kyə l'è pā mèi ənou d'ārba kyə valè, l'è pā mèi ənou dè bo.n ārba. E əatsè l'an jamèi mèi pəka ən houa plachè.

Le bœuf, c'est-à-dire le chef recouvert de la peau du bœuf, répondit: «C'est le diable.» «Eh bien! le diable, il faut le tuer!» reprit Jean, et il lui planta son sabre dans la tête et dans la poitrine. Le diable, celui donc qui se faisait passer pour le diable, tomba mort, il s'affaissa comme une masse.

[Jean-sans-peur] descendit au chalet où il trouva tous [ses compagnons] sauf le chef. Ils étaient tous autour du feu. En arrivant, il demanda où se trouvait le chef. «Il est parti», lui dirent-ils. «Ah! voilà! il s'est caché, il a eu peur de payer la gageure». Il raconta ensuite comment il avait tué le diable et ajouta: «Hein! avez-vous vu si j'ai eu peur?»

[Les pères] lui demandèrent s'il n'avait pas vu le diable. Il répondit que non, mais qu'il avait rencontré une affreuse bête ayant la forme d'un gros bœuf noir, qu'il lui avait demandé ce qu'il était, et que, [l'animal] lui ayant répondu qu'il était le diable, il lui avait planté son sabre dans la tête et l'avait tué. Tous se regardèrent et prirent peur, craignant que ce fut le chef caché sous la peau du bœuf. On raconta [à Jean] ce qui s'était passé, qu'on avait perdu le bœuf, et que le chef en avait pris la peau pour aller l'effrayer. Ils partirent alors et allèrent voir s'il était mort, mais ils ne purent point enlever la peau de sur son cadavre, il fut impossible de l'en découvrir. Il fallut faire monter les capucins, si peut-être ils le pourraient faire, mais ce fut en vain. Ils ne purent ni le découvrir, ni l'enlever de l'endroit [où il gisait]. On dut creuser une grande fosse sous lui, et l'enterrer là même. Ce lieu a, depuis lors, toujours été maudit. L'herbe, la bonne herbe, n'y a plus poussé comme il faut. Les vaches n'y sont plus jamais allées paître.

⁶⁾ Nous traduisons «ənsin» par épée. Nous n'avons jamais rencontré ce mot ailleurs. Ici le contexte semble indiquer qu'il s'agit, dans les trois interpellations, du sabre du héros. Peut-être aussi s'agit-il de l'encens béni placé dans le bâton. Le narrateur avoue ne pas connaître le sens du mot.

3. La femme au bébé.

3. Houa kyə l'a akoli o popoun ba ou pon dè Tsandra.

E bin! l'a.iè ona kyə parti'amou mä.in; è pouè, kan l'è itaè amou a Vaè-Nou.oua, l'a akonchhyou ona marin.na kyə pórtæè oun popoun; è pouè l'a.iè ou ää tan ouanyaè; è pouè l'a dæ kyə fali'aa ina mounta, (l'a.i'ò mo.ouè); è pouè houa l'ə jou aontchyä mounta. L'a pa parla oun mó tan kyè chon ita amou ou pon dè Tsandra, chè chon pa adrèchhya ona pařó.oua, rin. E pouè, kan chon ita outr'ou pon dè Tsandra, houa kyə l'a.i'ò mo.ouè, l'a.iè jamè' akotoma dè träächa ó pon mountæè, l'a dæ kyə faliè chæ dæmounta, pó träächa ó pon; è ou ätra l'a fè ch'ó plè kyə æchæ py'achhya mounta; è sta l'a atætchya kyə faliè chæ dæmounta, ky'o.ouiè pa kyə vajæchè mounta outrè chou ó pon, è ou ätra l'è dæmountæè. Kan l'è ita outr'ou mitin dou pon, l'a akoli o popoun ba èn ou è'vouè, æ læ l'a chouta ba aprè'; è pouè l'a dæ, di ba ou mitin dè ou è'vouè kyə l'a.iè tan d'an, (chè' pa dèrè vouèřó,) kyə fajiè chè vouèæadzó tan kyè ba a Vaè-Nou.oua è tórna amou tan ky'ou pon; æ po.ouiè pa chè dètsardjyæ, tan kyə l'ori jou kækoun kyə l'æch'achhya träächa ó pon mountæè; pó a kója kyə l'a.i'akoli ba o.n infan, po kyə nyoun æchæ chopou, ba èn ou è'vouè. L'a.iè jamè' pochou chè dètsardjyæ, a kója kyə, ou kyə prèjintaon pa d'aa mounta, ou ky'achion pa träächa ó pon mounta. . . E pouè l'è partitè ba pè ou è'vou'èn fèjin oun grou kri.

3. Celle qui jeta son bébé sous le pont de Tsandra.¹⁾

Il y avait [une femme] qui partait au mayen. Quand elle fut à la «Route-Neuve»²⁾, elle rejoignit une [autre] femme qui portait un bébé, et qui avait l'air bien fatiguée. La [première] lui dit de monter sur son mulet, (elle avait, [en effet,] son mulet). Celle-ci accepta volontiers, [mais] elle ne dit pas un mot jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées au pont de Tsandra. Une fois arrivée là, celle qui conduisait, ayant l'habitude de ne jamais traverser le pont à dos de mulet, pria [l'inconnue] de descendre. Celle-ci la supplia de la laisser. La première insista; elle ne voulait pas qu'elle traversât le pont sur le mulet. L'autre descendit; mais, arrivée au milieu du pont, elle lança son enfant dans l'eau, et s'y lança elle-même après, en criant, du milieu des flots, qu'il y avait un certain nombre d'années, (je ne sais plus combien,) qu'elle faisait ce voyage, du pont [de Tsandra] à la «Route-Neuve» et retour, et qu'elle ne pouvait pas être libérée [de cette peine] avant que quelqu'un la laissât passer sur le pont à dos de mulet. La raison en était qu'elle avait, [de son vivant,] jeté un enfant dans l'eau, pour que personne [n'en] connût [l'existence]. Elle n'avait point encore pu se libérer, soit qu'on ne lui offrit pas de monture, soit qu'on ne lui permit pas de passer le pont sur le mulet. . . Elle disparut ensuite dans les flots, en poussant un grand cri.

¹⁾ Le pont de Tsandra se trouve non loin du chemin de Chandolin au Sanetsch, en face du mayen de Rouaz.

²⁾ La Route-Neuve est la partie de la route du Sanetsch qui fait suite au Pont-du-Diable, en amont de celui-ci.

4. Une veuve revoit son mari.

4. I konta dè houa kyə l'a you o tsən amou a Vouānyó.

Oun ādzó, amou a Vouānyó, l'a.i'ona marin.na ky'ir'ou mā.in d'outon. Ir'ona vèva, è pouè rèstaè chó.ouèta ouèi, èj ātró iron toui ba; è pouè vajiè toui è dzò ina pè Bārtsèi èn tsan, l'a.iè tòrdzò prou ārba. E pou'aprèi l'ə nou də ni, è pouè rèstaè tòrdzò amou ouèi ou mā.in. E pou'èndi kyə l'ita ənou i ni, viiè tòrdzò oun grou tsən ba pè dèəan ó tsaouè, ó matèn. E pouè, kan l'a jou you dó^{ou} trè ādzó, l'a də: «Kyə ə-t-ə chó? d'ā pār də Djyo.» E pouè l'a aparou oun moundó, chè tró.oua ky'irè ómó a lə. E pouè l'a də ky'irè pa aprèpara dèəan kyə moři, óra d'əvää ir'obidjya d'aa chofri ina pə ə mountanyè chou a ni, è dè tsātin, dərən ou foua də ou ènfää. D'abò irè ómó a houa, è pouè l'a də ky'ir'obidjya dè parètrè, è kyə l'aèchè pā mèi prèəa po rloui, ky'irè kan məmó pərdou, ə ky'irə lə i kója, a kója kyə l'a.ion pa ou a.i d'infan, ə kyə lə foři jou aprèi.

5. Un festin de morts.

5. I konta kyə l'an you è trè gró^{ou} amou a Vouānyó.

E bin! chin ir'amou a Vouānyó achə bèn. Ir'ā fèn də outon. L'a.i'oun ky'ir'amou fēma, d'outon, è pouè l'è pa tórñā ba houa nèi, bin chouə. Dèəan

4. Conte de celle qui a vu un chien à Voigno. ¹⁾

Il y avait une fois, à Voigno, une femme qui était au «mayen d'automne». ²⁾ C'était une veuve. Restée seule, (les autres étaient déjà tous descendus des mayens,) elle allait tous les jours en champs [au pâturage] de Bertésé, ³⁾ où l'herbe ne manquait pas. Enfin la neige vint, mais [la veuve] resta toujours au mayen. . . Et voilà que, tous les matins, elle voyait un gros chien devant son chalet. Après un jour ou deux, elle l'apostropha: «Qu'est-ce que c'est? de la part de Dieu.» Alors un homme lui apparut, et il se trouva que c'était son mari. Il lui déclara que, ne s'étant pas préparé à la mort, il devait maintenant passer les hivers en peine dans les neiges des montagnes, et la belle saison dans le feu de l'enfer. Comme il était son mari, il lui déclara [également] qu'il était obligé de lui apparaître, mais qu'elle ne priât plus pour lui, qu'il était perdu quand même, qu'elle en était la cause, et qu'elle l'aurait suivi [en enfer]. Ils n'avaient pas voulu avoir d'enfants.

5. Histoire des trois grands-pères qu'on a vus à Voigno.

C'était aussi à Voigno. On était à la fin de l'automne. Un homme étant monté [à ce mayen] pour fumer [sa propriété], ne descendit naturellement pas ce soir là.

¹⁾ Voigno est le nom des mayens qui longent la Morge de l'Enfloriaz, au-dessous de Sur-le-Sex.

²⁾ On fait deux saisons au mayen. La première, «mā.in də fortin», dure de un mois et demi à deux mois, soit du milieu de mai au commencement de juillet. Chaque particulier y a son ménage. Les troupeaux sont ensuite confiés à des pâtres nommés par les «consorts d'une montagne». Le séjour à la montagne est de deux mois et demi. C'est après cela que chaque particulier reprend son bétail pour la saison du «mā.in d'outon».

³⁾ Pâturage étendu, situé entre la Dui, Sur-le-Sex, l'Enfloriaz et Voigno.

ky'aa dromi, l'a dā: «F'èjò pa krèa ó foua dèan ky'aa dromi, chə l'a dè pò^{ou}rèj àmè kyə l'an bèjouin d'əni ch'ətsouda, kyə vənyəchon; è pouè l'ə jou dromi. E pouè l'ə ənou dərən trə, è chè chon fətchya toui outòr dou foua, è pouè chè chon fətchya a roti. A! . . . è pouè rloui l'a.i'achhya a əanda chou ó tron . . ., è pouè hou trə l'an kóminsya a mëndjyə, l'an byin mëndjya, è l'an fətchya ó pya ou foua, è pouè l'an kópa ona rotchya . . . a fon dou pya. Ou ātrè l'a.iè pouirè kyə l'aəchon to kora, chondziè: óra rè'stè rin pó dèman! E pouè l'an dā: «Nèn foura s'tou ou mëndjyè kómin nó;» rloui l'ə pouə chali foura, è pouè l'a èntärva kyəntou iřon, l'a dā: «Koui è'tè vó?» Oun l'a dā: «Yó chèi toun pāre; è chè kyə l'è a pār dè mè, iř'i gró^{ou}; è chè kyə l'è i plo outrè, iř'i ridè-gró^{ou}.» Chin fè kyə rloui iř'i katrèma jènèrasyon, è chè tró.ouaon toui ouèi. E l'a dā: «Nó chin toui ita, (majəna vouèró d'an, dəpouəsky'iř'i ridè-gró^{ou}) no vənyin di o blounyó dou Brótsè, to nój a ènvita po əni noj ətsouda. Nó chin inā ouèi èn pènètinsè tan kyə chařè aró.ouaè i katrèma jènèrasyon, pó ó pètchya d'ènpourètèi. Chə o.ouiè, rloui po.ouiè ètsapa d'aa ina; kyə oui rindion houa chařitèi dè pařètrè po əni ó t'avərti, kyə prinjəchè vouārda dè pa aa ina achə bèn. Hou chon parti, l'an pouə dəsparařou di dèan rloui; è pou'aprèi chè tró.oua kyè chin kyə l'a.ion mëndjya l'a.iè pa dəkřəchou, chè tró.ouaè tā.ouè ka kómin l'a.ion achhya.

Avant de se coucher il dit: «Je n'éteins pas le feu, s'il y a des pauvres âmes qui ont besoin de venir se chauffer, qu'elles viennent.» Lorsqu'il fut couché, trois hommes entrèrent, se mirent autour du feu, et commencèrent la «raclette». — Ah! . . . [j'oubliais,] notre homme avait laissé ses provisions sur la table.¹⁾ — Ses trois [hôtes], donc, se mirent à manger; ils mangèrent beaucoup, se mettant les pieds au feu, et coupant les «raclettes» sous la plante des pieds. [Le propriétaire] craignait qu'on lui mangeât toutes ses provisions; il ne m'en restera rien pour demain, pensait-il. [Les trois inconnus] lui crièrent: «Sors! si tu veux manger comme nous.» Celui-ci sortit alors et leur demanda qui ils étaient. . . L'un d'eux lui répondit: «Moi, je suis ton père, mon voisin est ton grand-père, et le plus éloigné est ton arrière-grand-père.» Ce qui fait qu'il était lui la quatrième génération, et ils étaient tous là réunis. Ensuite il ajouta: «Nous avons été . . . (et imaginez-vous depuis combien d'années puisque l'arrière-grand-père était là,) nous venons du glacier du Brotset,²⁾ tu nous as invités à venir nous chauffer. Nous y sommes en pénitence, et nous devons y rester jusqu'à l'arrivée de notre quatrième génération, pour [expié] nos péchés d'impureté.» Ils venaient lui faire la charité de l'avertir de prendre garde de ne pas venir les rejoindre, car, s'il le voulait, il pouvait y échapper. Ils disparurent ensuite de devant lui. Et voilà que ce qu'ils avaient mangé n'avait pas diminué, mais se trouvait tel que [le propriétaire] l'avait laissé la veille.

¹⁾ «Sur la table», dans le texte patois il y a: «sur le tronç». C'est qu'en effet, en guise de table on se servait ordinairement, autrefois, d'un gros ronc de sapin ou de mélèze.

²⁾ Le glacier du Brotset se trouve sur le versant sud-ouest du Wildhorn, entre le Geltenhorn et le glacier des Audannes.

6. La dame du glacier.

6. I konta d'ā prinsèsè kyə vənyè ba pè ou Achaoui.

L'a.i'o.n'ātra achə bən kyə l'īta chofri ina ou blounyó dou Brótsè. Iṛə ona, ou bən oun, chèi pā dèrè, kyə vənyè ba di Tsanfèron. Chin iṛ'ā fən də outon. E pouè kan l'īta ba ən Lari, l'a rèkontra ona granta dama. Iṛ'ona granta, vənyè di rlouin, iṛə pa də Syoun. E pouè l'a èntārva avouə vajiè, kyə po.ouè pa pacha a mountanyè pe ona fri aparälè, po ona granta dama. L'a də kyə vaji'ina ou blou nyó dou Brótsè chofri də fri, kyə l'a.iè jamèi chofä¹ ni də fri, ni dè tsa, ni dè fan, ni də chi, ə ky'i boun Djyo oua t'a mècha inā ouèi po chofri, pó dè pin.na kyə l'a.iè jamèi chofä¹ chou a tāra . . . Tan pi! l'a jou chin!

7. Revenants sans feu ni lieu.

7. Houa d'ā grandzè dè Vāsè.

Oun ādzó, l'a.i'ona kajəniṛè kyə vajiè ba di Granyouè ba a Roun.ma. E pouè, kan l'è ita ba ou bouə də Roun.ma, l'a.iè trə kyə chə dəskoutaon, cha.ion pa avou'aa ətsouda. Iṛ'ona nèi fri, d'əvā²; è pouè oun l'a də: «Nó fó³ aa outr'ou Kāro . . . (chèi pa chə iṛon ə rlo⁴), ouèi ətsoudon tōrdzò bon

6. Conte de la princesse qui descendait par l'Achaoui. ¹⁾

Il y a une autre femme qui fut aussi envoyée en pénitence sur le glacier du Brotset. [Une fois,] c'était à la fin de l'automne, un homme, — ou est-ce une femme, je ne saurais pas le dire — descendait de Tsanfleuron et arrivait à Lari²⁾, quand il rencontra une grande dame. C'était, [en effet], une grande dame, elle n'était pas de Sion, elle venait de loin. [Notre homme] lui demanda où elle allait, [en lui faisant remarquer] que pour une grande dame [comme elle], il était impossible, avec un pareil froid, de passer la montagne. Elle lui répondit qu'elle montait³⁾ au glacier du Brotset pour y souffrir. Le bon Dieu l'y avait maintenant condamnée, en punition de ce que, sur terre, elle n'avait jamais souffert, ni le froid, ni le chaud, ni la faim, ni la soif . . . Tant pis pour elle, elle a eu ce [qui lui revenait]!

7. La grange de Vaas. ⁴⁾

Il y avait une fois une ménagère ⁵⁾ qui descendait de Granois à Rouma. En arrivant à la fontaine du village, elle trouva trois hommes qui discutaient entre eux, et se demandaient où ils iraient se chauffer. C'était une nuit froide d'hiver. L'un d'eux proposa: «Il nous faut aller au Kāro;⁶⁾ — peut-être

¹⁾ Nom local de la région située au-dessous de l'hôtel du Sanetsch.

²⁾ La localité de Lari est ordinairement portée sur les cartes sous le nom de Glarey.

³⁾ Contradiction avec ce qui précède. Il est dit dans le titre qu'elle descendait et que c'était à l'Achaoui et non à Lari.

⁴⁾ Nom local de la région située au-dessous du village de Rouma.

⁵⁾ Le mot *kajəniṛè* désigne une personne dont l'occupation est de soigner le bétail.

⁶⁾ C'est le nom d'un quartier du village de Rouma.

tsa ó fórnèi.» E pouè ou àtrè l'a dā: «Na! nó vajin pa outrè ouèi, l'a tòrdzò davouè vyalè kyə chon tòrdzò aprèi kyèsyóna dāri ó fórnèi.» Ou àtrè l'a dā: «E bin! vajin outrè . . . (chèi pā dèrè āvouè,) outr'ou mitin dou vəouādzó. O.n àtrè l'a dā: «Na! nó vajin pā ouèi, l'an jamèi èkó.oua o piló, l'an tòrdzò plin dā krouijè dè nyouè pè ó fon, kāchon tó è pya.» Oṛa ounkó mèi o.n àtrè rloua; chè l'a dā: «Vó varèi ə.n ona tāoua mijon.» — O.n'ātrè l'a ounkó mèi rēpondou: «Na! ouèi no pou.ouin pa aa, l'an jamèi rin tsó^{ou}ja chou a tābla, ni birè ni mēndjya, è pouè kan o.n'a chi, fó^{ou} chofri dā chi, tan pou.ouin nó chofri dā fri.» . . . A! houa kajəniṛè ouèi vajie vèlè ona atsè ky'irè prāst'a fèi'ó vèi . . . Oṛa houa l'a.i'ona chouira . . . ou bēn oun frāṛè bā ouèi; l'a dā: «E bin! vó vēndrèi avouèi mè, vójə mənəri ən oun rloua ou tsa, ə portəri dā birè, po kyə vo poəcha birè kan vouèi chi.» E pouè l'an chhyou a vivinta, ā mijon d'ā chavoua chouira; è pouè l'a komanda kyə əchon pórta ona mətchya dè pan ə ona mətchya dè frómādzó chou a tābla, è pouè oun pó dā vèn; è hou d'ā mijon l'an pórta, è pouè chon jou dromi; è pouè kan l'è ita i patróna ā mijon, ouèi, l'a you ky'irən ənou dərən trə avouèi lə, ma cha.ìè pa ky'irən dè mò; l'a you kyə hou trəj ómó chè chon mè toui trə èn tābla, è l'an byin byou, tróchaon dā grou bókon. Oṛa hou chə mojaon: óṛa l'an fan, houj ómó, no koṛon tó; è to o vèn kyə l'a.i'ā tsana, l'an

avait-il des parents [dans ce quartier, je ne saurais pas le dire] — là, [poursuivit-il,] le fourneau est toujours bien chaud.» — «Non, reprit le second, là nous n'allons pas, il y a deux vieilles, [assises] derrière le fourneau,¹⁾ qui ne font que chicaner.» Le troisième dit: «Eh bien! allons à . . .» (je ne sais plus où, vers le milieu du village). Mais un autre reprit: «Non! là, non plus, nous n'y allons pas, la chambre n'est jamais balayée, le plancher est couvert de débris de noix, qui blessent les pieds.» [On proposa] encore un autre rendez-vous; «Vous irez dans telle maison»: dit le même. Et un autre de répondre encore: «Non! là nous ne pouvons pas aller, ils n'ont jamais rien sur la table, ni à boire, ni à manger; quand on a soif il faut endurer, autant pouvons-nous endurer le froid.» Ah! [j'oubliais,] cette ménagère allait surveiller une vache sur le point de faire le veau. [Il se trouva] qu'elle avait une sœur . . . ou [est-ce peut-être] un frère, dans ce village.—Elle leur dit [aux trois inconnus]: «Eh bien! vous viendrez avec moi, je vous conduirai en un lieu bien chaud, et je vous apporterai à boire, et vous boirez quand vous aurez soif.» Ils suivirent [leur bienfaitrice]²⁾ à la maison de sa sœur. Elle commanda qu'on apportât sur la table la moitié [d'une miche] de pain, la moitié d'un fromage, et un pot³⁾ de vin. Les personnes de la maison le firent, puis allèrent se coucher. La maîtresse avait vu qu'ils étaient entrés trois avec elle, mais elle ne savait pas que c'était des revenants. Elle avait vu ces trois individus se mettre à table, bien boire, et couper de gros morceaux. «S'ils ont faim ces hommes là, se disaient les personnes de la maison, ils ne nous laisseront rien.» Ils

¹⁾ En Valais, on trouve encore, presque partout, ces gros fourneaux en pierre autour desquels on passe la veillée, le soir, en famille.

²⁾ Dans le texte: «la vivante», par opposition aux revenants dont il n'a, cependant, pas encore été question.

³⁾ Le «pot» est une mesure de capacité qui vaut environ un litre et demi.

to byou; è chon ita outòr dou fòrnèi, tan ky'a ou anjèlüsə dou matèn, è pouè chon parti. E kan chon ouèəa hou dè houa mijon, l'an tró.oua ky'irè rin dèkrəchou, ni ou pan, ni ā móta, è i tsana irè plin.na; l'an koumpri pouè ky'irè dè rəvənan.

Orə, i kajəniřè pouè l'è jou vèlè èn choun bou, è pouè po.ouiè rin dərən ā porta dou bou, bətchyə ə bətchyə, ə po.ouiè rin dərən. E pouə, a fochə də bətchyə, ə «kyə l'a-t-ə chó?» ə «kyə l'a-t-ə pər ěnkyè?» l'an achhya ovri, è pouè l'an rəpondou, l'an də: «O moun Djyo! kyə l'è dèmādzó kyə to arou.ouè djya, nó chin obidjya dè chali fourə ou fri;» l'a də: «Chondzə tè vouèró l'è plin i bou, nó chin chatè dərən ən oun bogan də rəsè.» E pouè houa l'a də: «E bin! vój è dərindjyə pā nyoun, è əó ěnprindi pa dè foua, è kajənəři pa è əatsè tan kyè kan vëndrè dzò;» l'a də: «əó mə mətri dè plan chou ó mèkló.» (Dəjion i «mèkló» a ou ěnsó.oua kyə prəparaon pó kajəna ó matèn.) E pouè kómision a oua dzo.oua, prou è prou dzo.oua; (charè adon kyə l'aran də: «Tirə tè prè! nó chin chatè dərən ən oun bogan də rəsè.») Houa l'a kajəna è əatsè pyə ou dzò; ěndi kyə l'è itā dzò, l'a rin mēi pərchhyou rin.

burent, [en effet], tout le vin de la «chane»⁴⁾ et restèrent autour du fourneau jusqu'à l'angelus du matin,⁵⁾ puis ils s'en allèrent. Quand on se leva, dans cette maison, on trouva que rien n'avait diminué, ni du pain, ni de la tome; et la «chane» était pleine; on comprit que c'étaient des revenants.⁶⁾

La ménagère s'en était donc allée à son écurie pour y surveiller [sa vache], mais elle ne put entrer. Elle poussait et poussait toujours à la porte, mais en vain. Quand elle eut longtemps poussé et . . . «Qu'y a-t-il donc? et qu'y a-t-il donc?» on laissa ouvrir et l'on répondit: «Eh! mon Dieu! que c'est dommage que tu arrives déjà, nous sommes obligés de sortir au froid!» On ajouta: «Pensez donc si l'écurie est pleine, nous sommes sept dans un trou de mangeoire.»⁷⁾ Alors elle reprit: «Eh bien! ne vous dérangez pas; moi, je n'allumerai pas de feu, je ne soignerai pas mes vaches avant le jour, et je me coucherai sur le «mèklo.» (On appelait le «mèklo» [un mélange de foin] qu'on préparait pour le matin.) — Mais on commençait à la serrer de plus en plus . . . ce doit être à ce moment qu'on cria: «Serrez-vous, nous sommes sept dans un trou de mangeoire.» [Notre bonne ménagère] ne soigna les vaches que le jour venu, et alors, elle n'aperçut plus rien.

4) La «chane» est un ustensile en étain utilisé pour le vin.

5) Conformément à la croyance superstitieuse d'après laquelle les revenants sont mis en liberté quand la cloche sonne l'angelus du soir, et doivent cesser leurs pérégrinations à l'angelus du matin.

6) Voici encore un thème que nous retrouverons plus d'une fois dans la suite.

7) Il s'agit du trou par lequel on fait passer la corde servant à attacher un animal à sa mangeoire. Ce trou peut avoir de 4 à 6 centimètres de diamètre.

8. La lessiveuse de Bourg.

8. I konta dè houa kyə l'an you outr'ën Bo aprèi bouəəa.

Oun ādzó, outr'ën Bo, ěntrə Bo è a Ouəngyəmata, viion tòrdzò ona ky'irè tòrdzò aprèi bouəəa outr'ou Vibää. — I Vibää l'ə o.n'èivouè, kómin oun tórin, kómin ə kolo^o di mā.in dinchè, o.n'èivouè kyə chèparè davouè djyètè. — I mār'a nó dāji'o noun dè houa kyə l'an you, ona vyəlè marin.na.

E pouè, kan l'an jou vèla dó^{ou} trè fèitè, vouèi! kan l'an jou you dó^{ou} trè kó^{ou}, l'è apróchhyaə ona dāmëndzè matèn; l'è ouèəəè èsprè mèi matèn pó aa vārè ch'irè tòrdzò aprèi bouəəa, è pouè l'è apróchhyaè, è pouè l'a dèmanda pörkyè irè tòrdzò, a dāmëndzè matèn, aprèi bouəəa. L'a rèpondou kyə l'a.iè jamèi pri o ouəji də bouəəa ə dzo-ovri. Po bouəəa, kan i'ou mā.in, profətsiè d'ā dāmëndzè matèn, nyoun viiè, bouəəəè èj əlon dè tèt'a chənan.na. L'a pouə də vouèrò d'an kyə chofriè, chèi pā dèrè chin.

Parè ky'ir'ona d'ā Ouəngyəmata kyə vənyiè d'oun mā.in a ou ātrè po bouəəa, tèt'è dāmëndzè matèn.

9. Le mort à la sacoche rouge.

9. Ona dè houè dou chaouën ródzó.
(Konta pacha vèrèi.)

L'a.i'oun ādzó dèj atsèrò^{ou}, kan partion avouèi è əatsè, viion parti oun avou'ó chaouën ródzó dèəan. Chè mənəè è əatsè tan kyè pè a son di prəsipisyó, è pouè èj atsèrò^{ou}, faliè kyə əchon korou pó èj arèta; kan i'ron ā tèt'a dou

8. Histoire de celle que l'on voyait à Bourg faisant la lessive.

Il y avait une fois, entre Bourg et les Langenmatten,¹⁾ une femme que l'on voyait continuellement faire la lessive dans le Wiberg. Le Wiberg est un cours d'eau, une espèce de torrent, de «dévaloir» de mayen; il sépare les deux alpages. — Notre maman disait le nom de celle que l'on voyait [ainsi], c'était une femme âgée.

Après l'avoir observée deux ou trois dimanches, . . . une femme [du mayen] se leva plus tôt, un dimanche matin, tout exprès pour voir si elle était toujours en train de laver. Puis elle s'approcha d'elle, et lui demanda pourquoi elle venait laver tous les dimanches matins. [Celle-ci] lui répondit qu'elle n'avait jamais pris le temps de laver sur semaine. Quand elle était au mayen, elle profitait de la matinée du dimanche pour laver le linge de toute la semaine, personne ne la voyait. Elle dit ensuite depuis combien d'années elle était en peine, je ne saurais pas dire cela.

Il paraît qu'elle était des Langenmatten, elle venait [donc] d'un mayen à l'autre, chaque dimanche matin, pour y laver.

9. L'une des histoires de la sacoche rouge.
(Histoire vraie.)

. . . Lorsque les vachers [à la montagne] partaient avec les vaches, ils voyaient un homme avec une sacoche²⁾ rouge, les précéder. Cet homme allait conduire les vaches jusqu'au bord d'un précipice. Il fallait alors que les

¹⁾ Bourg et les Langenmatten sont des mayens que Savièse possède sur le canton de Berne, entre Gsteig et les Windspillen.

²⁾ Il s'agit de la sacoche dans laquelle les vachers portent le sel à donner aux vaches.

troupó, faliè kyə əchon bala dè ou èkòrdjya ā promyərè; chə po.ouion pa balə ā promyərè, irè dondzərou kyə vajiè chout ba kākònè.

L'a plojo kontè a houa móda kyə chè chon pacha pə ə mountanyè.

Ora ona: l'a.i'oun kó^{ou} kyə chon parti, ou bon d'ā nèi, è əatsè, óra l'a.i'ona kabāna po dromi i dó^{ou}j atsèr^{ou}, rlouin dou tsaouè dou pátó. Óra chè tró.oua kyə houa nèi irè rin ky'i mètr'atsèr^{ou} ā kabāna, i səkon fajiè pa choun dèvouä^ä, l'a dromi i tsaouè tót'ā nèi. Kan l'an parti è əatsè, chè ky'ir'ā kabāna chə ouiè, è l'a kořou aprèi, l'a pa pochou akonchhyorè, tan kyə chon ita a son d'ona ko.ouəna. Kan l'ita a son dè houa ko.ouəna, l'a bala dè ou èkòrdjya ā promyərè, è ou mèimó tin l'a you oun mò kyə l'a də: «S'to foəchè pa aró.oua óra, i atsè dè ou ātr'atsèr^{ou} pachəè ba pè a ko.ouəna, a kója kyə l'a.iè manka choun dèvouä^ä dè pa aa vèlè è əatsè pindan a nèi.» Rloui l'a.iè kyərya, l'a də: «Kyə ə-t-ə chó? d'ā pār də Djyo, kyən drouè vou aəcha vó də məna via moun troupó dè əatsè?» E pouə sti l'a pouə rəpondou kyə l'a.iè vènt an ky'ir'ən pin.na pār lèi, l'a.iè pa pochou chè dètsardjyè mèi vitó, a kója kyə l'a.iè tòrdzò d'atsèr^{ou} troua fibló; ky'ir'i kója d'ā pārda d'ona atsè ky'irè dèrótchyaè, kyə l'a.i'ona atsè kyə partiè tót'è nèi, pəka ən oun byó drou, è pouè l'ə jou chórèprindr'a atsè ən oun pachādzó kyə pachəè. I atsè, də pouirè, l'a chouta ba ou chéi. Óra, fali'aa dèr'i pařin a rlouï d'aa paè a atsè, E pouè chè kyə l'a you l'a də: «Ma krəran pa, chondzəran kyə djyó dè mèchondzè;» è pou'i mò l'a də: «Fari prou krərə, l'a də, pó èpró.oua, kyə faliè dèmanda chə ə dzo.ouèn'a hou, d'abò chə ona di dzo.ou-èn'irè pa itaè charəè, kan pachə'ina pə əj ətsəoui ona nèi, dè nèi, è kyə l'a.iè rin you nyoun.» L'a də kyə l'a.iè bala trə sinyó. E oun ādzó, l'a.iè katchya

vachers courussent les arrêter. Arrivés à la tête du troupeau, ils donnaient du fouet à la première, car s'ils ne pouvaient faire cela, il devenait dangereux que l'une ou l'autre tombât dans le précipice.

Il y a plusieurs histoires de ce genre qui se sont passées aux montagnes. En voici une:

Une fois, en pleine nuit, les vaches partirent. Il y avait une cabane où les deux vachers pouvaient dormir, loin du chalet du chef-pâtre. Mais, cette nuit là, le premier vacher s'y trouvait seul. Le second ne faisait pas son devoir, il dormit au chalet toute la nuit. Quand les vaches partirent, celui qui couchait à la cabane se leva et courut à leur poursuite, mais il ne put les atteindre qu'au bord d'un «dévaloir». Il donna du fouet à la première, mais alors il vit un mort qui lui dit: «Si tu n'étais pas arrivé maintenant, la vache du second vacher descendait ici, il ne fait pas son devoir, qui est de surveiller le troupeau pendant la nuit.» Le premier vacher lui avait crié d'abord: «De la part de Dieu, qu'est-ce que c'est? quel droit avez-vous de partir avec mon troupeau?» [Le mort] répondit qu'il souffrait depuis vingt ans par là, sans avoir pu s'en décharger plus tôt, parce que les vachers avaient toujours été trop peureux. [Il ajouta] qu'il avait été la cause de la perte d'une vache qui s'était jetée dans un précipice. Cette bête partait, tous les soirs, pour se repaître en un endroit choisi. Or, un soir, il alla la surprendre sur son passage; la bête, effrayée, sauta dans le précipice. [Le revenant demandait] d'avertir ses parents de payer cette vache. Le vacher dit: «Mais ils ne me croiront pas, ils penseront que je dis des mensonges. — Je le leur ferai bien croire, dit le mort, et pour preuve, demande leur si leurs filles, donc si une de leurs filles, ne s'est pas sentie contrainte en montant les escaliers, un soir, sans qu'elle ne vit personne.» Il

dó^{ou} módzon, ina ou mä.in d'a Dzo^o; óra ou átrè, ch'è pa ky'irè; ma l'an pa chondjya kyə foři ita də sinyó də rəvənan, hou d'a mijon.

Ora ou atsèró^{ou} l'ə ənou ba, ó ouindèman, ba, di a mountanyè ba mijon, èsprè pó konta houè nó.oua.ouè. Kan l'a jou konta tótə chin, ch'è tró.oua ky'irè tótə vèrèⁱ, l'a.ion tótə pərchhyou; è kan chon jou pó paè a atsè, hou pařin, ch'è tró.oua ky'irè vèrèⁱ, kyə l'a.ion pərdou ona atsè kómin i mò l'a.iè konta, ma l'an pa chopou a kója tan ky'adon ky'i mò ch'è dèkyärya. E pouè l'an də kyə l'a.ion pri a mətchya, è pouè ky'a mətchya l'an achhya èn charitèⁱ, pó ó mò.

E pouè l'a də kyə falí'oukó d'èr'i pařin kyə falíè balə po oun nivärzèró pó ó rəpó^{ou} də choun āma, pó chin ky'ir'i kója kyə l'a.iè fè rətəryè è faè di mountanyè. En ch'è tin kyə rloui ir'atsèró^{ou}, l'a.i'a fèna ky'irè patorècha, óra è patorèchè amaon pa, dəjion kyè è faè pəkaon troua d'ārba. Ora ch'è l'a.iè tan fè chou chin kyə l'a.iè fè dèfındrè kyè è faè vajəchon mèi ā mountanyè. L'ita oun dèfó próbābló chin d'abò, dè pā mètr'è faè èndrodjya, dəpouəsky'ir'èn pin.na pó chin; l'or'i pa djyou krər'a fèna.

10. Le chant du ciel.

10. Houa dè ch'è kyə l'a avoui tsanta tan byó outrè pè Atsèrè.

L'a.i'oun ādzo oun kyə parti'amou mä.in; è pouè, kan l'è ita outrè pè Atsèrè, l'a avoui tsanta tan byó, tan byó, l'a.iè jamèi avoui tan tsantā byó; è

parla de trois signes qu'il leur avait donnés: il leur avait, une fois, caché deux génisses, au mayen de la Zour; du troisième je ne m'en souviens plus. Ceux de la maison n'avaient, en tout cas, pas pensé que ce fût des signes de revenants.

Le vacher descendit, le lendemain, de la montagne, tout exprès pour apporter ces nouvelles. Quand il eut tout narré, il se trouva que tout était vrai, tous [ces signes] avaient été aperçus. Quand [les parents] allèrent payer la vache — c'était [encore] vrai que la bête avait été perdue, comme le mort l'avait dit, mais on n'en avait pas su la cause jusqu'à cette déclaration — . . . [quand ils allèrent payer, donc,] [les propriétaires] prirent la moitié, et laissèrent l'autre moitié en charité, pour le mort.

[Celui-ci] avait demandé aussi de dire à ses parents de donner pour un anniversaire¹⁾ pour le repos de son âme, car il était cause [du fait] qu'on avait retiré les moutons des montagnes. En ce temps là, quand il était vacher, sa femme était «pâtresse». Or les «pâtresses» n'aimaient pas les moutons, elles prétendaient qu'ils mangeaient trop d'herbe. [Notre homme] avait manœuvré jusqu'à ce qu'il eût fait défendre de mettre encore des moutons à la montagne. Ce fut probablement un mal d'empêcher les moutons d'engraisser [le terrain] puisqu'il était en peine pour cela. Il n'aurait pas dû écouter sa femme.

10. Conte de celui qui a entendu si bien chanter, du côté d'Atséret.²⁾

Il y avait, une fois, un [homme] qui partait aux mayens. Quand il fut vers Atséret, il entendit chanter si bien, si bien! il n'avait jamais entendu si

1) «Donner pour un anniversaire» signifie: payer les honoraires d'un office religieux, au jour anniversaire de sa mort.

2) Atséret se trouve à dix minutes de la chapelle de Chandolin, sur le chemin du Sanetsch, à l'endroit où se trouve actuellement la sixième station du chemin de la croix.

pouè l'è arèta pó akouta tsanta; è pouè l'a you chè kyə tsantaè, è pouè l'a èntärva kyə fajie kyə tsantaè tan byó pär lèi, kyènta jouè l'a.iè. L'a də kyè óra tsantaè a jouè, kyə l'a.iè sint an ky'ir'ën pin.na, è pouè l'a də pörkyè, ma chin i oubla; ky'ir'obidjya dè rèsta èn pin.na ouèi, èn chè rloua, tan kyə l'ori jou oun jijèi ky'ori pórtta ona nyouè èn houa plachè, è pouè kyə l'ori poussa oun nóyā, è pouè kan i nóyā fori itā grou, kyə l'oran kópa chè nóyā, ə kyə l'oran pri dè chè bó^{ou} pó fèr'oun kaouisyó pó dèr'ona promyərə mècha; kyè houa promyərə mècha kyə oran də avouèi chè kaouisyó, fori ita pó a dèouavransè dè chè mò. Ora i tsantaè po chin kyè, chè dzò, ir'aró.oua o.n ijèi pórtta a nyouè . . . óra i nóyā fori ənou aprèi . . .

11. Le voleur de chaudières.

11. I konta də hou kyə l'an róba a tsodirè.

I avoui konta kyə róbaon tòrdzò ə tsodir'ina a mountanyè. Ou an aprèi, tró.ouaon tòrdzò rin də tsodirè. L'an də: «Achə pyè, nó atrapèran prou hou kyə róbon ə tsodirè.» L'an fətchya ona tètta dè mò; chon jou outr'ou chəmətchyrò kəri ona tètta dè mò; (è pouè dajion: èntsärna). E pouè dajion: «To vouardèrèi a tsodirè tan kyə vëndri o tə dèouəvra».

E pou'i kanalè l'è aró.oua, i mò ó t'a apèla pè ó brèi; è pouè l'a falou rèsta ouèi tan kyè kan l'è aró.oua o tə dèouəvra. E pouè ou àtrè l'a pā mèi chondjya a aa ina o tə dèouəvra, l'a oubla tan kyè ou an aprèi. Ou an aprèi, kan l'è aró.oua ina a mountanyè, l'a tró.oua ó mèimo mò kyə l'a.iè pri a tètta ou an dèəan aprèi tani ó kanalè; è pou'i mò l'a də: «T'a tin d'əni mə o dèouəvra, tèt! prin ó ra!»

Chè l'a də pouè, kyə jamèi plo ori fè chè mətchya. I kanal'ir'ita obidjya də mori dè fan. . .

L'an konta dinchə, ə pouə ə kyè ra!

bien chanter. Il s'arrêta pour écouter, et il vit le chanteur. Il lui demanda pour quelle raison il chantait si beau, et la joie qu'il avait. [Celui-ci] répondit qu'il chantait maintenant de bonheur; que, depuis cent ans, il était en peine, puis il en dit la cause, mais je l'ai oubliée. Il était obligé de souffrir en cet endroit jusqu'à ce qu'un oiseau vint y apporter une noix; un noyer y aurait poussé, et, ce noyer une fois grand, on l'aurait coupé, et on aurait employé de son bois pour un calice de première messe. Cette première messe . . . devait être dite pour la délivrance de son âme. S'il chantait, c'était que l'oiseau était venu, ce jour là, apporter la noix . . . le noyer viendrait plus tard . . .

11. Conte de ceux qui ont volé la chaudière.

J'ai entendu raconter qu'on volait toujours les chaudières, à la montagne. Chaque année, . . . point de chaudière. «Laissez faire, se dit-on, nous les trouverons bien les voleurs!» Ils mirent une tête de mort, qu'ils avaient été prendre au cimetière, et ils lui dirent: «Tu garderas la chaudière, jusqu'à ce que nous venions te délivrer.» Cela s'appelait: «enchairner».

Le voleur arriva, mais le mort le saisit par le bras, et il fallut rester là jusqu'à ce qu'on vint le délivrer. Mais l'autre ne pensa plus à monter le délivrer, et il l'oublia jusqu'à l'année suivante. Lorsqu'après un an, il arriva à la montagne, il trouva le mort dont il avait pris la tête l'année précédente, tenant le voleur. Le mort lui dit: «Il est temps de venir le délivrer. Tiens! Prends le maintenant!»

Notre homme se promit de ne jamais plus exercer ce métier. Le voleur avait été obligé de mourir de faim.

On raconte l'histoire de cette façon, et puis que voulez-vous?

(à suivre)